
Patrick Saurin

Françoise Labrique, *Religions méditerranéennes et orientales de l'Antiquité*

Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 2002, 243 p. (index, illustr.) (coll. « Bibliothèque d'Étude » 135).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Patrick Saurin, « Françoise Labrique, *Religions méditerranéennes et orientales de l'Antiquité* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.29, mis en ligne le 10 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1250>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1250>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

qu'ils ont menés sur la philologie chinoise, la classification lexicographique des caractères de l'écriture, le divorce entre langue écrite et parler vernaculaire, la nécessaire standardisation des dictionnaires ont contribué, d'une part, à la standardisation lexicographique du taïwanais et, d'autre part, à la sauvegarde d'un souvenir écrit de l'état plus ancien du dialecte en question (Ann Heylen, *Auth.*, pp. 135-174). Un virtuose en bibliographie (Hartmut Walravens, dans *Miss.*, pp. 183-198, avec illustr.) récapitule l'histoire des éditions chinoises et des travaux occidentaux consacrés à un ouvrage technologique en chinois de 1627 inspiré par le jésuite Johannes Schreck, *alias* Terrentius (1576-1630), les « Explications illustrées des merveilleuses machines », *Qiqi tushuo*. Deux maîtres en études mandchoues (Tatiana A. Pang & Giovanni Sary, dans *Miss.*, pp. 153-162) font le point des apports du jésuite Dominique Parrenin (1665-1741), un excellent connaisseur du mandchou dans l'entourage de l'empereur Kangxi, notamment sa création en 1729 d'une école qui a enseigné jusqu'en 1742 le latin aux futurs interprètes mandchous et chinois de l'époque ; et, à cette occasion, les deux co-auteurs rappellent l'utilité de se référer aux sources en mandchou pour éviter quelques grossières erreurs dans l'histoire du XVIII^e siècle chinois.

Les manuscrits rapportés de Mongolie-Intérieure par les missionnaires belges de Scheut et conservés maintenant à l'Université catholique de Leuven (Louvain) ont été examinés pour partie par une mongolisante tibétologue (Karénina Kollmar-Paulenz, dans *Miss.*, pp. 253-268) : elle conclut, à propos des cinquante-trois manuscrits et xylographes tibétains, qu'ils sont représentatifs de la littérature tibétaine religieuse en général et que nombre d'entre eux ont été produits pour un usage quotidien, sans doute celui d'un moine itinérant ou d'un adepte tantrique ; et, à propos des trente manuscrits et xylographes mongols non répertoriés jusqu'alors, elle signale trois traductions différentes du célèbre roman populaire chinois, *l'Histoire des Trois-Royaumes*, et une curieuse anthologie des connaissances traduite (on ne sait de quelle langue, du chinois probablement) en 1923, ainsi que six fascicules de prières et d'admonestations chrétiennes en un mongol très simple. D'autre part les trente-trois textes en mandchou font l'objet des remarques d'une sinologue mongolisante et mandchouisante (Dorothea Heuschert-Laage, *Miss.*, pp. 269-272) : vingt-quatre textes sont en manuscrit, neuf en xylographe, et parmi eux neuf sont entièrement en mandchou, dix bilingues et quatorze trilingues – en mandchou, mongol, chinois –, plusieurs sont des dictionnaires ou glos-

saies connus comme datant du XVIII^e siècle, des modèles épistolaires du tournant du XX^e siècle ; mais il y a aussi des pièces rares qui n'existent pratiquement pas hors des bibliothèques de Chine : trois patentes de collation de titres honorifiques dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Bien que jetées en quelque sorte à l'aventure, semble-t-il, les contributions des présents volumes sont emplies de notations nouvelles. Leur point fort est l'excellence de l'appareil d'érudition, avec caractères chinois dans le texte et dates de tous les personnages cités, occidentaux ou chinois. (Cf. *infra* un autre recueil résultant d'un colloque d'histoire du christianisme en Chine *Arch.* 122.103).

Françoise Aubin.

122.29

LABRIQUE (Françoise), éd.

Religions méditerranéennes et orientales de l'Antiquité. Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 2002, 243 p. (index, illustr.) (coll. « Bibliothèque d'Étude » 135).

Le récent ouvrage collectif, *Religions méditerranéennes et orientales de l'Antiquité*, publié sous la direction de F.L., s'inscrit dans la tradition des démarches récentes qui, dépassant les habituels découpages entre les mondes de l'Antiquité grâce à l'usage d'un comparatisme perspicace et maîtrisé, apportent un nouvel éclairage sur ces anciennes sociétés. Le livre publie les actes du colloque international organisé les 23 et 24 avril 1999 à Besançon au sein de l'Institut des sciences et des techniques de l'Antiquité (UMR 6048, axe 2 : Religions et sociétés) dans le but de débattre des formes les plus diverses d'interaction culturelle dans les polythéismes antiques. Il rassemble douze articles et comporte un précieux index établi très intelligemment par Nicolette Brout. Voici une succincte présentation de ces travaux.

Dans le premier article, « Dynamique de la colonisation phénicienne et acculturation religieuse à Tartessos », Jaime Alvar souligne la nature complexe de la colonisation phénicienne sur les côtes méridionales de la péninsule ibérique. Il rappelle le rôle déterminant de la royauté de Tyr et de l'aristocratie dans ce processus et la place tenue par le couple divin Melqart et Astarté dans ce qu'il considère comme « une stratégie culturelle d'intégration sociale et économique » (p. 8). Des fouilles révélant la présence d'autres divinités d'origine phénicienne (par exemple Recheph) ou acceptées dans son panthéon (tel le dieu égyptien Ptah) et des sanctuaires portant la marque d'une tradition phéni-

cienne constituent selon l'auteur « les témoignages d'une efficace activité d'implantation territoriale des Phéniciens qui contrôlent l'exploitation coloniale » (p. 20).

Alain Blomart, dans sa contribution, « La Phrygienne et l'Athénien. Quand la Mère des dieux et Apollon Patrôos se rencontrent sur l'agora d'Athènes », réfute la thèse d'une « importation étrangère » de la Mère des dieux soutenue par la plupart des modernes. Il préfère voir dans le culte de la Mère des dieux à Athènes un culte ancien rénové à la fin du ^v^e siècle. À la question de savoir pourquoi la Mère des dieux fut présentée sous les traits d'une étrangère à cette époque, Blomart trouve des éléments de réponse dans le contexte d'instabilité politique de l'époque menaçant d'entraîner la dislocation de l'empire d'Athènes. Il devine dans le souci des Athéniens de réinterpréter la Mère des dieux en termes phrygiens et ioniens « le moyen pour les Athéniens de renforcer leur alliance avec les cités ioniennes qui risquaient de faire défection » (p. 34). Ainsi, peut-on expliquer également à cette époque la revitalisation du culte d'Apollon Patrôos associé à celui de la Mère des dieux.

L'article de Michèle Broze et Carine Van Liefveringe, « L'Hermès commun du prophète Abamon. Philosophie grecque et théologie égyptienne dans le prologue de *De Mysteriis de Jamblique* », met en évidence derrière la figure d'Hermès les fortes relations existant entre la pensée grecque et celle de l'Égypte. Dans le prologue précité, Abamon, un prêtre égyptien derrière lequel il faut reconnaître Jamblique, répond à une lettre qu'aurait écrite Porphyre à un de ses disciples nommé Anébon. Les deux auteurs vont s'attacher à démontrer que cette fiction littéraire « se caractérise par l'emploi de termes qui se répondent et établissent un parallélisme entre la fonction du dieu et celle du prophète égyptien » (p. 37). Un tel parallélisme se retrouve dans les correspondances entre le *logos* et la langue d'une part, et d'autre part entre le *nous* et le cœur, justifiant ainsi la lecture étymologique d'Abamon par *cœur d'Amon* et celle d'Anébon par *visage de son maître*.

Dans leur article, « Semenekh oudjat à Bahariya », Frédéric Colin et F.L. étudient les tombes et les chapelles appartenant à cette oasis. Les représentations rencontrées dans les tombes de Benaty et de Tchaty font ressortir l'importance du dieu enfant et du culte de la lune. La lune est présentée associée au soleil afin d'illustrer ces deux moments particuliers du mois où les deux astres se trouvent réunis dans le ciel. L'importance du culte lunaire ressort également des titulatures sacerdotales relevées sur les monuments et dans les tombes des

notables locaux qui font une large place au dieu Khonsou. Cette étude minutieuse donne l'occasion aux deux auteurs de discuter les transcriptions et traductions réalisées par Ahmed Fakhry.

Philippe Derchain, avec le concours de Daniela Mendel, Peter Dils et Lothar Goldbrunner, s'est attaché à la traduction et à l'analyse du début du grand hymne qui fait partie du discours d'introduction de la procession géographique gravée sur le soubassement du pylône de Kom Ombo. Le titre de son travail, « Portrait d'un divin crocodile ou l'originalité d'un écrivain du temps de Domitien », se justifie par le réalisme de la description du crocodile, notamment la description naturaliste de l'animal avec des détails précis et suggestifs sur sa morphologie, ses mœurs, ses comportements, son habitat, mais aussi par la référence à la pensée stoïcienne, en particulier avec l'évocation des quatre éléments. En définitive, dans ce texte étonnant, Derchain veut voir avant tout « le dessein de l'auteur, son plaisir de céder à l'élan poétique » (p. 95).

Dans sa contribution, « De la cendre à la myrrhe. Les usages du corps mort en Égypte tardive », Françoise Dunand a voulu vérifier si le développement des pratiques funéraires égyptiennes (avant tout la momification) observé dès la fin de l'époque ptolémaïque dans les nécropoles de la chôra, y compris dans les régions à fort peuplement grec, rendait compte d'une transformation généralisée des usages funéraires chez les Grecs d'Égypte. Mais au terme de ses investigations, l'auteur, fort lucidement, a reconnu se trouver en présence d'une réalité ambivalente. D'un côté, la momification signifie l'affirmation de l'importance du corps, indispensable à la survie bien étrangère aux conceptions grecques relatives à la nécessaire destruction du corps. De l'autre, les inscriptions des textes funéraires d'Égypte expriment une expression de doute face à ce qui attend le défunt dans l'au-delà, un sentiment bien éloigné des croyances égyptiennes.

Colette Jourdain-Annequin s'est attachée au cas Héraclès, « Cet Héraclès qu'on dit égyptien... » Pour Hérodote, les Grecs ont emprunté aux Égyptiens le personnage d'Héraclès et les origines de cet Héraclès/dieu seraient à rechercher en Orient. Selon Apollodore, les ancêtres d'Héraclès sont également des Égyptiens... mais des Égyptiens dont les origines sont à rechercher en Grèce, en Argie plus précisément. L'analyse des images et de la statuaire renvoie à une conjonction d'influences, grecques, égyptiennes et orientales dessinant une figure complexe et changeante qui n'a pas manqué d'attirer, parfois d'égarer, voire de diviser

de grands esprits de l'Antiquité tels qu'Hérodote, Diodore de Sicile, Apollodore, ou Philostrate.

Les écrits d'Hérodote fournissent à Éric Le Berre l'occasion d'une subtile réflexion intitulée « Le taureau Apis. Un animal-dieu dans l'enquête d'Hérodote ». Derrière une histoire relatant la mise à mort du Taureau Apis par Cambyse, le roi Perse, lequel décèdera après une crise de folie, Le Berre veut voir un récit de propagande égyptien hostile aux Perses. L'auteur reconnaît à l'œuvre, le ressort de la tragédie grecque et le souci d'Hérodote d'écarter la tradition mythologique. Il conclut en observant que « l'œuvre d'Hérodote témoigne d'une Grèce qui, au V^e siècle, se démarque en partie de sa mythologie, mais continue de déchiffrer le monde étranger à la lumière de ses propres schémas de pensée, tout en faisant preuve d'une grande tolérance. Rien ne distingue la vengeance d'Apis de celle d'un dieu grec, et l'animalité du dieu est l'occasion d'une invitation au respect des coutumes étrangères. » (p. 147)

Dans son article, « Apollonios de Tyane et la religion des gymnosophistes égyptiens », Claire Muckensturm-Pouille revient sur les voyages du héros de Philostrate qui l'ont conduit successivement en Inde où il séjourne auprès de brahmanes, puis en Éthiopie où il rencontre d'étranges hommes nus, descendants de réprouvés indiens venus s'établir en Égypte. Le récit est l'occasion de faire ressortir des différences essentielles entre les deux communautés. Philostrate voit dans les brahmanes des adeptes du monothéisme à l'inverse des gymnosophistes polythéistes. Ces derniers reprochent aux brahmanes de créer autour d'eux un univers magique et de faire violence à la nature. Claire Muckensturm-Pouille peut écrire que « les Nus d'Égypte imaginés par Philostrate sont les porte-parole de la philosophie cynique. En revanche, les brahmanes sont, comme Apollonios lui-même, des adeptes du pythagorisme. » (p. 152) Thespésion, l'hôte gymnosophe d'Apollonios défend le zoomorphisme de ses dieux critiqué par le voyageur. Derrière cette discussion autour de la représentation de la divinité, l'auteur lit en creux la question de la figuration du sens, en particulier la question de l'écriture. Mais l'important, au-delà de l'image, c'est la piété, la piété individuelle par essence universelle.

Dans la contribution « Culte et musique. Le cas des Déliades », l'étude des textes et des inscriptions associée à l'approche archéomusicologique des données, permet à I. Papadopoulou-Belmehdi et Z. D. Papadopoulou de développer une riche réflexion sur ce chœur mystérieux. Délos apparaît comme un centre réputé vers

lequel convergent pèlerins, voyageurs, théores et choreutes. Selon eux, « le terme « Déliade » ne dénote pas l'origine mais le titre culturel » (p. 160). *L'Hymne Homérique à Apollon* atteste l'importance des Déliades dans la diffusion de la renommée des poètes, ces derniers aspirant à voir leurs créations appartenir au répertoire chanté sur l'île. Les femmes de ce chœur jouant un rôle essentiel d'intermédiaires entre les fidèles et les dieux, entre les cités et Délos, les AA. emploient l'expression de « médiateur culturel ». Un autre élément capital relevé est l'association des Déliades au sacrifice qui atteste du rôle de la musique comme offrande. Enfin, la réputation prêtée aux Déliades d'« imiter les parlers et les rythmes musicaux de tous les hommes », reflète selon les AA. l'exécution d'une grande variété de chants.

Dans son article « « Der große Pan ist gestorben ». Anmerkungen zu Plutarch, *De def. or. c. 17* », Heinz J. Thissen, après avoir passé en revue les théories de Roscher, Reinach et Hopfner, avance que l'histoire concernant la mort du grand Pan repose sur un jeu de mots avec Thamus renvoyant à la caractéristique ithyphallique de ce dieu.

Paul-Louis Van Berg conclut le recueil avec une riche et stimulante réflexion, « Hermès et Agni. Étude comparative », par laquelle il poursuit et développe la démarche initiée par Hocart visant à comparer les deux divinités. L'Hymne homérique dédié à Hermès constitue le matériau de cette étude. Il rappelle les grandes lignes de cette histoire qui voit le jeune Hermès s'en aller voler les vaches d'Apollon avant d'être retrouvé par ce dernier et de convenir avec lui d'un arrangement suivant lequel il gardera les vaches mais concèdera en échange à Apollon sa lyre, c'est-à-dire l'art de la musique. Le personnage d'Hermès se caractérise par un corps et un esprit polymorphes et un fort lien à la nuit et à l'obscurité. Lui sont également associés : la tortue, la parole retorse, le feu, le sacrifice, la richesse et le vol. Dans les hymnes du *Rig Véda*, Agni présente de multiples ressemblances avec Hermès : il a de multiples visages, il est le feu, il est intelligent, riche et fortement lié à l'activité sacrificielle. C'est aussi un poète voyant et un dieu qui se cache, à l'image du voleur. La vache est également présente dans le *Rig Véda* où elle symbolise, entre autres choses, la richesse et surtout la Parole. Elle constitue aussi la récompense du poète. Pour Van Berg, « les nombreuses similitudes naturelles et fonctionnelles d'Hermès et d'Agni, ainsi que celles des scénarios mythologiques, suggèrent que les deux divinités partagent un héritage proto-indo-européen commun » (p. 208). Cette étude comparée permet à l'auteur de recon-

naître dans les traces des vaches de l'*Hymne à Hermès*, comme dans les poèmes védiques, le symbole du langage poétique. Lu sous cet éclairage, l'*Hymne à Hermès* fait incontestablement penser à une histoire initiatique. Il exprime également, comme le souligne Van Berg, l'adoption par les Grecs d'une conception méditerranéenne de la réalité approchée par l'observation du monde phénoménal supplantant le langage énigmatique si prisé par le passé et devenu synonyme de mensonges. L'auteur peut écrire : « Dans cette perspective, le passage du mythos au logos ne reflète pas l'histoire d'une logique affinée sous la pression du débat politique et juridique, comme le pensait Marcel Detienne, mais celle d'une parole conforme à la tradition progressivement altérée et transformée par l'idée qu'il existe une réalité fondamentale stable qu'une observation attentive permet de connaître ou de déceler. » (p. 214) Au vu de cette stimulante étude, on imagine le nombre de découvertes qui attendent les exégètes des récits mythologiques grecs optant pour une lecture « à la mode védique ».

On ne saurait en quelques lignes dire tous les mérites d'un ouvrage destiné aux chercheurs des mondes méditerranéens et orientaux de l'Antiquité, mais qui intéressera également les historiens des religions curieux de voir se dénouer sous leurs yeux les fils de douze enquêtes minutieusement menées.

Patrick Saurin.

122.30

LANGLOIS (Claude).

Le Poème de septembre. Lecture du manuscrit B de Thérèse de Lisieux. Surtitre : **Écritures thérésienne.** Paris, Cerf, 2002, 241 p. (illustr., tabl.) (coll. « Sciences humaines et religions »).

LANGLOIS (Claude).

Le Désir de sacerdoce chez Thérèse de Lisieux suivi par **Les trois vies de Thérèse au Carmel.** Paris, Éditions Salvator, 2002, 231 p. (illustr., tabl.) (coll. « Pierres d'angle »).

En quelques années, C.L. est devenu le principal historien dans le champ des études sur Thérèse de Lisieux. Une série d'articles publiés à partir de 1996 préparait des ouvrages tout à fait novateurs. En 2000, paraissait *Les Dernières paroles de Thérèse de Lisieux. Aimer, être aimée et revenir sur la terre* (Paris, Éditions Salvator [cf. Arch. 112.30]). Les deux titres qui arrivent aujourd'hui sur notre table constituent à leur tour des « pierres d'angle » pour l'œuvre

historique en construction autour de Thérèse comme figure majeure de la spiritualité catholique contemporaine. L'auteur ne se donne pas pour tâche d'en actualiser le sens, mais de répondre scientifiquement à deux questions : « Qu'est-ce que Thérèse a écrit ? Qu'est-ce qu'elle a voulu dire ? » Le matériau de base est celui des textes établis d'une façon critique par la Nouvelle Édition du Centenaire (1992).

C.L. entreprend maintenant de consacrer un ouvrage à chacun des manuscrits de Thérèse dits aujourd'hui « autobiographiques », désignés habituellement par les lettres A, B et C, dans l'ordre de leur rédaction. Il commence par le B, qu'il situe comme *Le Poème de septembre*.

La méthode se trouve clairement exposée d'emblée. Ainsi, s'agissant de l'influence exercée par Jean de la Croix sur Thérèse, il reste fidèle à sa spécialité de dix-neuviémiste en balisant le parcours par référence à la renaissance des carmels français après la Révolution et jusqu'après la Première Guerre mondiale. Mais il centre ses travaux sur une explication du texte thérésien. Il précise avoir beaucoup appris au contact de ses collègues à la Section des sciences religieuses (École Pratique des Hautes Études, V^e section), rompu au déchiffrement des textes anciens. D'emblée, sa technique de lecture ouvre une perspective entièrement nouvelle sur le manuscrit B : il prend au sérieux l'exubérance de Thérèse dans la ponctuation (points d'exclamation ou de suspension) et dans les enrichissements typographiques (majuscule, grossissement, italique, soulignement) ; ces éléments sont introduits délibérément par Thérèse et ils concourent à la signification du texte, mais ils ne sont complètement repérables que sur le manuscrit lui-même. C.L. trouve ingénieusement les moyens de les figurer avec précision dans une version imprimée avec nos conventions typographiques modernes.

Dès lors, on voit se dessiner en relief – comme un site archéologique rendu perceptible par une photo aérienne – une construction en trois parties précédées d'un prélude et un découpage en versets. D'où l'intitulé à première vue surprenant : *Le Poème de septembre*. Les points de suspension viennent baliser ce découpage, tandis que les enrichissements signalent sur plusieurs niveaux les modulations de la pensée.

L'extrême attention de l'A. dans l'analyse des textes mot à mot et des interactions entre les protagonistes de l'écriture se montre très féconde pour éclairer d'un jour nouveau la lecture de documents dont on eût pu croire le sens